

UNE LIAISON
AMÉRICAINE

NE PAS
RENONCER

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Foster, Emily (Écrivain)

[How not to let go. Français]

Ne pas renoncer / Emily Foster.

(Une liaison américaine; tome 2)

Traduction de : How not to let go.

ISBN 978-2-89585-918-5

I. Titre. II. Titre: How not to let go. Français.

PS3606.O86H68214 2018 813'.6 C2018-940253-9

Copyright © 2016 by Emily Foster

© 2018 Les Éditeurs réunis pour la traduction française

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

EMILY FOSTER

UNE LIAISON
AMÉRICAINNE

NE PAS
RENONCER

Traduit de l'américain par Éric Cartier



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

À un moment donné, tout le monde doit apprendre

Avant cela, je n'avais jamais conduit une camionnette de déménagement, ce qui ne m'empêche pas d'être au volant d'un de ces véhicules pendant les douze heures que prend le voyage entre les États d'Indiana et de New York. Je sanglote tout le long du chemin en écoutant en boucle la version de Beck d'*Everybody's Got to Learn Sometime*, des Korgis. Le ciel est gris et il pleut faiblement toute la journée, comme si une formation nuageuse suivait mon périple vers l'est.

Lorsque je m'arrête devant l'immeuble de mes parents sur la 5^e Avenue, juste devant le parc, le ciel est orageux et sombre – un peu trop d'ailleurs pour une soirée de juin. Je trouve mes parents sous l'auvent verdâtre et ils me souhaitent joyeusement la bienvenue. S'ils remarquent mon visage gonflé et mes yeux rougis, ils se gardent bien de faire des commentaires et, s'ils se demandent pourquoi je fonds en larmes en me retrouvant chez eux, ils ne me posent aucune question à ce sujet.

Peut-être pensent-ils que le temps maussade est la cause de ma tristesse.

J'avais neuf ans et vivais à un peu plus d'un kilomètre et demi de Ground Zero le 11 septembre 2001. Ce dont je me souviens, c'est comment une journée ensoleillée avait pu se transformer en une grisaille uniforme, dominée par une

odeur de brûlé et un goût de cendres. On avait l'impression que le monde était recouvert d'une chape de poussière et de décombres. Ce cataclysme se reflétait notamment dans la peur de mes parents. C'est Charles qui m'a fait remarquer que c'est probablement la raison pour laquelle parfois, lorsqu'il pleut, j'éprouve la crainte irraisonnée que le soleil ne brille plus jamais, que l'univers est fondamentalement peu fiable et que les lois de la physique pourraient soudainement cesser de s'appliquer.

C'est peut-être aussi pourquoi j'avais si peur du vide jusqu'à ce que Charles me donne des leçons d'alpinisme et que j'apprenne à avoir confiance dans mon matériel, mon baudrier et mon partenaire d'escalade.

Je dois d'abord vous expliquer que Charles était le post-doctorant de mon laboratoire de recherche et, pendant presque deux ans, mon chargé de cours, mon mentor, mon tuteur, mon compagnon de cordée et, surtout, mon béguin.

Puis, à la fin de mon dernier semestre, nous avons vécu une liaison déchaînée pendant quatre semaines. Au départ, je lui avais fait savoir que nous avions une « connexion ». Il avait alors rétorqué que tout cela était bien beau mais pas convenable, du moins pas avant que je ne sois dûment diplômée.

— Nous en reparlerons à la fin du semestre, m'avait-il dit.

C'est ainsi qu'après la fin de cette période, je me suis rendue à son appartement où j'ai passé pratiquement toutes mes nuits jusqu'à ce que je quitte l'Indiana pour de bon, c'est-à-dire hier soir.

Et puis, grand Dieu ! Il était inévitable que ça arrive. Je suis tombée amoureuse de lui. Le contraire aurait été étonnant. Il était génial, sensible, beau, drôle. Comment donc *ne pas* l'aimer à la folie ?

Il me semble qu'il aurait pu m'aimer en retour, mais il me confia qu'il était brisé et qu'il n'était pas fait pour aimer. Il étayait son discours avec des arguments scientifiques et je le croyais. Toutefois, j'étais sceptique lorsqu'il soutenait ne pas pouvoir corriger cette anomalie affective. On peut toujours se corriger, mais il n'en avait pas envie.

C'est ainsi que ce matin, à la fin de notre mois d'amour torride, trop lâche pour lui dire adieu, je l'ai abandonné à l'aube en quittant son lit et son appartement aussi discrètement que possible.

Et je suis revenue chez moi.

Et me voilà.

Le gardien de l'immeuble demande à deux employés de donner un coup de main pour monter mes affaires dans la bibliothèque et, pendant ce temps, maman et papa m'invitent à souper. Après le repas, je prends une douche pour me laver des galipettes de la veille et, ensuite, en compagnie de mes parents, je célèbre mon retour à la maison en regardant à la télé un épisode des *Gilmore Girls*, une télésérie que je suivais lorsque j'étais petite.

Puis je me couche et, seule dans mon lit, je me demande ce que Charles peut bien faire et comment il a pu se sentir à son réveil lorsqu'il s'est aperçu de mon départ.

Une honte nauséuse m'envahit pour avoir ainsi fui comme une voleuse. Je me recroqueville, les dents serrées, et j'essaie de me calmer en faisant mentalement une liste des choses fort utiles que j'ai apprises dernièrement :

- On ne saurait prévoir quelles seront les relations que l'on entretiendra avec une personne en se fiant aux sentiments que l'on éprouve pour elle.

- Lorsque vous et votre partenaire riez tout en baisant, vous ressentez les vibrations de ces rires dans vos corps.
- Si un bébé singe se trouve injustement rejeté par sa mère, il abandonne tous ses amis et met tout en œuvre pour retrouver l'amour de sa génitrice.

Leçon en prime : Le meilleur moyen de ne pas tomber est de ne pas craindre de chuter, et le moyen de se moquer des chutes est de tomber souvent.

J'ai appris cela en faisant de l'alpinisme.

Je m'endors en larmes.

Je m'éveille, pleure encore, vais jogger, fais une sieste, soupe avec mes parents, regarde un film, puis m'endors une fois de plus en larmes.

Tel est mon emploi du temps pendant les semaines que je passe chez mes parents avant le début de mes études à la faculté de médecine.

Mes parents me suggèrent de fréquenter les cours de la compagnie de danse Joffrey quelques jours par semaine. Ils estiment que la discipline ainsi que la fréquentation de ces disciples de Terpsichore me changeront les idées. Ils ont raison. Je modifie la structure de certains de mes vieux chaussons de danse avec lesquels je faisais des pointes, arrête de consommer des aliments sucrés et me démène trois soirs par semaine pour garder mon cœur blessé en état de marche dans mon organisme surmené. Je suis heureuse de me trouver au milieu d'un groupe d'adultes puisque, apparemment, je fais dorénavant partie de cette catégorie d'êtres humains.

Chaque soir, je regarde de mon lit le *poster* représentant Alan Turing, le grand mathématicien et pionnier anglais de l'informatique, qui disait que nous n'avons qu'une vue

limitée du monde, mais qu'elle nous suffit pour réaliser que nous avons déjà un travail monumental à accomplir. Je dresse donc un aide-mémoire mental afin de me rappeler toutes les choses importantes que j'ai apprises.

- La mort de l'espoir est comme la mort d'un parent, la perte permanente d'un havre où vous pouvez vous réfugier lorsque la vie devient intenable.
- Lorsque vous pleurez au point de ne plus pouvoir respirer, vous n'en mourrez pas, même si vous avez l'impression que c'est le cas. Vous vous arrêtez simplement de pleurnicher et votre respiration – instinct de survie oblige – prend le dessus.
- En dépit de ma crainte et de mon désespoir, l'univers n'est pas un endroit fondamentalement peu fiable. Il opère de façon parfaitement cohérente. Cependant, mes attentes étaient tordues et confuses. Maintenant qu'elles sont plus réalistes, il m'est plus facile de croire que l'univers me rattrapera si je tombe.
- Ma mère est vraiment, mais alors vraiment, futée.

Je le savais déjà, mais au bout d'une dizaine de jours de pleurs, de jogging, de siestes, de danse et de repas routiniers, elle me rejoint dans ma chambre après que nous ayons regardé le film *Le jour de la marmotte*. Elle s'assied sur mon lit et tapote la place près de la sienne pour m'inviter à m'asseoir.

— Ma fille, dis-moi ce qui se passe..., me demande-t-elle.

— Rien.

— Bien sûr..., dit-elle en faisant de gros yeux et en continuant à tapoter le dessus de mon lit.

Je m'assieds près d'elle et serre les lèvres pour éviter de me trahir par un tremblement que mes parents connaissent bien. Un tic souvent suivi par des pleurs...

— Charles..., dis-je en refoulant mes larmes et en regardant mes mains.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Il n'a rien fait..., dis-je en retenant mon souffle, puis en gémissant. Simplement, il ne m'aime pas.

Je me sens comme une écolière de six ans racontant qu'un de ses petits camarades ne veut pas d'elle pour amie.

Maman soupire profondément et me passe doucement la main dans les cheveux.

— Annabelle Frances Coffey, commence-t-elle.

Elle n'utilise mon nom au long que lorsqu'elle s'apprête à faire une déclaration qu'elle juge importante.

— Oui maman, lui dis-je en reniflant.

— Je ne te dirai qu'une fois ce qui suit. M'entends-tu bien ?

J'acquiesce en baissant la tête.

— Ton cœur est beaucoup trop sage pour aimer quelqu'un qui ne le mérite pas. De deux choses l'une : ou bien nous avons affaire à un être humain vraiment exceptionnel qui a su mériter ton amour, ou bien alors tu cesseras totalement de l'aimer très bientôt. Je ne sais pas où vous en êtes au juste, mais ce sont les deux cas de figure qui se présentent. La situation que tu vis actuellement est chaotique, car ton cœur doit décider s'il faut mettre un terme à cette histoire d'amour ou bien s'il faut que tu t'accroches et que vous la réorientiez dans une direction différente.

— Comment le sais-tu? dis-je en essuyant mon nez sur ma manche et en essayant de reprendre mon souffle.

— Comment sais-je quoi?

— Comment sais-tu que mon cœur décidera de la conduite à prendre?

— C'est ce que font les cœurs lorsqu'on les laisse faire...

Je suis d'accord, car c'est ce que le mien me dicte.

Doucement, douloureusement, comme un poing qui se décontracte pour devenir une main, mon cœur s'ouvre pour explorer des manières différentes de transiger avec Charles.

Oui, mais...

Je ne suis pas encore sortie de ce chaos lorsque Margaret m'appelle à peine trois semaines après mon départ de l'Indiana. Il y a urgence.

— Je sais que ta réponse sera probablement négative, mais tu es ma meilleure amie. *Demain*, peux-tu prendre l'avion pour assister à mon mariage?

— Quoi?

— La cour fédérale a annulé aujourd'hui l'interdiction qui visait les mariages homosexuels. Nous voulons obtenir un certificat de mariage sur-le-champ, car *tu sais très bien* que cette décision risque d'être contestée dans les jours qui viennent...

— Nom de nom, je vois...

Je demande à mes parents les 1000 \$ dont j'ai besoin pour prendre le prochain vol pour Indianapolis en leur expliquant l'importance personnelle et historique de l'événement et ils sont d'accord sur le fait que je dois m'y rendre si je le peux.

Margaret et Reshma viennent me chercher à l'aéroport le jour suivant et m'emmènent à la maison de la mère de Reshma, où nous nous affairons à nettoyer, à décorer, à faire la cuisine, à nous faire l'accolade et à bien rigoler. Je tonds le gazon pendant que Margaret et Reshma désherbent les massifs de fleurs – une excellente excuse pour batifoler. Les deux mères de Reshma se chargent de déplacer les meubles. Elles en profiteront elles aussi pour régulariser leur union. Nous aurons donc un double mariage dans le jardin et je suis heureuse d'être avec ces personnes extraordinaires en une telle occasion.

Je sais que je suis à une heure de voiture de Charles. Je ne sais pas s'il est invité et n'ai pas le cœur de me renseigner auprès de mes amies. Je me contente de faire ce que l'on me demande et de me rendre aussi utile que possible jusqu'à ce que je puisse prendre une douche, enfiler une robe et accueillir les invités au portillon de la clôture du jardin. Mes responsabilités sont de laisser entrer les gens tout en empêchant le chien de sortir. Il faut dire que cet animal ne voit aucun intérêt à vagabonder. Il a douze ans, est peu agressif, mais a la mauvaise habitude de se nettoyer le sexe en public.

Je ne connais aucune des personnes qui défilent pour participer à ce buffet collectif et qui transportent plats préparés et chaises pliantes. Cette cérémonie ayant été décidée à la dernière minute, les invitations par courriel demandaient explicitement aux invités d'apporter leur chaise. Loin de s'en offusquer, ces derniers semblent joyeux de participer à cet événement peu protocolaire et improvisé.

Ma directrice de recherche, la professeure Smith – qui insiste pour que je l'appelle Diana – arrive avec son mari et je lui fais l'accolade. Elle est enceinte jusqu'aux yeux et je crains qu'elle n'éclate lorsque je la serre très fort dans mes bras. Mine de rien, je lui demande si Charles sera des

nôtres. Je veux donner l'impression qu'il ne s'agit pas pour moi d'une chose importante, mais en vérité, la question me turlupine depuis que Margaret m'a appelée.

La professeure Smith me regarde d'un air soupçonneux et se contente de me dire :

— Il est ici. Nous sommes venus dans la même voiture.

Quelque chose me glace l'estomac et mon cœur commence à s'agiter.

Toutes les têtes se tournent vers l'entrée de garage.

Il est là.